

**PRIX  
CHARLESTON  
POCHE**

SÉLECTION  
2026

TAN  
TWAN ENG

LA MAISON  
DES PORTES

ROMAN



POCHE  
C  
CHARLESTON

# TAN TWAN ENG

## LA MAISON DES PORTES

*Penang, Malaisie, 1921.*

William Somerset Maugham, écrivain anglais au succès éclatant, traverse une mauvaise passe : tourmenté par des problèmes de santé, un mariage fragile et le manque d'inspiration, il se réfugie à Cassowary House, chez l'un de ses vieux amis. Il y rencontre la femme de son hôte, Lesley, qui, sous des airs impassibles, cache un lourd secret. Au fil des jours, Willie et Lesley se rapprochent, et celle-ci finit par lui livrer son histoire. Une histoire teintée de scandale, qui implique une amie proche accusée de meurtre et une liaison avec un révolutionnaire chinois. Une histoire qui, pour l'écrivain, serait matière à un irrésistible roman pour relancer sa carrière... Mais est-il prêt à trahir la confiance de sa nouvelle amie ?

**Inspiré d'une histoire vraie, ce roman envoûtant offre une plongée dans l'Empire colonial britannique, et brosse un puissant portrait de femme redessinant sans cesse les contours de l'intime.**

« Exceptionnel. » *Sunday Times*

« Une construction magistrale, une intrigue bien ficelée et une atmosphère intense. »

*The Financial Times*

**Tan Twan Eng** vit à Kuala Lumpur, en Malaisie. *Le Chant du héron au crépuscule*, son deuxième roman, a remporté le Man Asian Literary Prize, le Walter Scott Prize et a été finaliste du Booker Prize. Dans les listes des meilleurs livres de l'année 2023 et sélectionné pour le Booker Prize, *La Maison des portes* est son troisième roman.

Traduit de l'anglais par Philippe Giraudon

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-530-1



9 782385 295301

**8,90 euros**  
Prix TTC France

Rayon :  
Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

Tan Twan Eng

# LA MAISON DES PORTES

Roman

*Traduit de l'anglais (Malaisie)  
par Philippe Giraudon*

Flammarion

**Du même auteur aux éditions Charleston poche :**

*Le Chant du héron au crépuscule*, 2021

Titre original : *The House of Doors*  
© Éditions Flammarion, Paris, 2025

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-530-1  
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*Pour A.J. Buys*

☪

*À la mémoire de mon père  
Tan Ghin Hai (1937-2013)*



« La réalité et la fiction se mêlent si étroitement dans mon œuvre qu'en y revenant à présent je peine à les distinguer l'une de l'autre. »

Somerset Maugham,  
*The Summing Up. Mémoires*



# LIVRE I



## PROLOGUE

*Lesley*

*Doornfontein, Afrique du Sud, 1947*

Une histoire, comme un oiseau des montagnes, peut transporter un nom bien au-delà des nuages, et même au-delà du temps. C'est ce que Willie Maugham m'a dit, voilà bien des années.

Il n'avait pas occupé mes pensées depuis longtemps, mais aujourd'hui, en ce matin d'automne où je regarde les montagnes depuis mon perron, je crois entendre sa voix faible et sèche, sa diction aussi précise que convenable, comme tout le reste de sa personne. Je le revois en souvenir, la dernière nuit de son séjour dans notre ancienne maison, à l'autre bout du monde. Nous étions tous deux dans la véranda à l'arrière de la maison et nous parlions à voix basse, tandis que la pleine lune voguait comme un navire de lumière au-dessus de la mer. Tous les autres occupants des lieux étaient déjà allés se

coucher. Au matin, il a quitté Penang en bateau et je ne l'ai jamais revu.

Depuis cette soirée, dix mille jours et nuits ont été emportés par le courant du fleuve sans fin. Je vis maintenant sur les rivages d'une mer différente, une mer de pierre et de sable silencieux.

Il y a une demi-heure, je terminais mon petit-déjeuner sur la terrasse quand j'ai remarqué, sur la crête rocheuse en contrebas, la silhouette familière d'un cycliste qui grimpait la piste escarpée et poussiéreuse. Je l'ai suivi des yeux tandis qu'il atteignait le haut de la pente et dévalait en roue libre la courte allée bordée de peupliers. Arrivé devant la terrasse, il est descendu de son vélo, qu'il a appuyé sur sa béquille.

— *Goeie more*, Mrs Hamlyn, a-t-il lancé.

— Bonjour, Johan.

Il a sorti un paquet de sa sacoche, est monté sur le *stoep* et me l'a tendu. Le paquet était enveloppé d'un épais papier brun et attaché avec une ficelle faisant une double boucle, mais j'ai deviné qu'il s'agissait d'un livre. Cela faisait près de six ans que Robert était mort, mais son courrier – catalogues et livres offerts par des bouquinistes de Londres, bulletins de ses clubs – m'arrivait encore au compte-goutte alors que j'avais depuis longtemps informé les expéditeurs de son décès.

— Ce n'est pas pour Mr Hamlyn, a dit Johan. C'est pour vous.

— Oh ?

J'ai cherché à tâtons mes lunettes dans mes poches, les ai juchées sur mon nez et ai examiné le nom tapé à la machine sur le paquet : « Mrs Lesley C. Hamlyn ».

Pendant un instant, j'ai regardé fixement mon nom. En dehors de la lettre mensuelle que mon fils m'écrivait

de Londres, je ne me rappelais plus quand j'avais reçu pour la dernière fois un courrier qui me soit adressé.

Johan a pointé le doigt sur les timbres.

— Il est drôle, cet oiseau.

— C'est un calao, ai-je dit.

Le gros bec incurvé de l'oiseau et son casque massif lui donnaient un aspect comique. Il était perché sur une branche au-dessus des mots : « B.M.A. MALAYA ».

— Vous voulez bien me les garder ?

Je l'ai regardé en clignant des yeux.

— Comment ? Oh, oui, bien sûr.

J'ai posé le paquet sur la table.

— Une tasse de thé, Johan ?

Il a secoué la tête.

— J'ai un plein sac de courrier, aujourd'hui.

Comme il s'apprêtait à partir, je l'ai retenu.

— Attendez, Johan.

Je suis rentrée en hâte dans la maison et en suis ressortie un instant plus tard avec un sachet en papier.

— Voici des *koeksusters* pour vous.

— *Baie dankie !* Les vôtres sont les meilleurs, encore mieux que ceux de Tannie Elsie.

— Faites attention de ne pas dire ça devant elle !

— *Ja*, elle vous en veut encore d'avoir gagné le concours du meilleur *melkertert* lors du *kerk basaar*. Elle a dit à ma mère qu'on n'aurait jamais dû vous permettre de participer.

Même au bout de vingt-cinq ans, il y avait encore des gens dans la région qui me considéraient comme une intruse.

Johan me regardait d'un air légèrement inquiet. Il a désigné de la tête le paquet qu'il venait de m'apporter.

— J'espère que ce n'est pas une mauvaise nouvelle ?

Je n'ai pas répondu. Je l'ai regardé s'éloigner à vélo et disparaître sur la route. Puis je suis retournée m'asseoir à la table, j'ai observé le paquet de plus près. Il ne portait pas l'adresse de l'expéditeur, mais les timbres, un peu pâlis comme de vieux tatouages, m'ont appris qu'il avait été expédié de Penang en septembre 1946. Les diverses adresses superposées avaient fini par retrouver ma trace effacée par le vent : le paquet avait d'abord été envoyé à l'ancien cabinet d'avocat de Robert à Londres, puis à notre notaire au Cap, avant de me trouver enfin, près de six mois après avoir été posté à Penang, dans cet élevage de moutons à vingt-cinq kilomètres de Beaufort West.

J'ai coupé la ficelle avec mon couteau à fruits, dont j'ai ensuite glissé la pointe dans l'emballage. En deux ou trois mouvements, le paquet s'est déchiré et j'ai vu apparaître le coin d'un livre. J'ai détaché le papier pour lire le titre : *Le Sortilège malais*, de W. Somerset Maugham.

Il n'y avait rien d'autre dans le paquet, aucune lettre, aucun message. J'ai tourné et retourné le livre entre mes mains. Robert collectionnait les éditions originales, et il possédait tous les ouvrages de Willie Maugham – ses romans et ses recueils de nouvelles, ses pièces de théâtre et ses essais. Il m'est venu à l'esprit que le volume que je tenais était lui aussi une édition originale, avec sa jaquette où pâlissaient déjà les arbres tropicaux et le ciel bleu.

La table des matières énumérait une demi-douzaine de nouvelles. J'ai feuilleté le livre pour arriver à la dernière. En lisant à voix basse le premier paragraphe, j'ai été transportée instantanément en Malaisie. J'ai senti une lourde chaleur tropicale peser sur moi, chargée d'humidité, et l'odeur saline et pénétrante des vasières à marée basse a empli mes narines.

J'ai regardé la page de titre, mais il n'y avait aucune dédicace, pas même une signature. Sous le titre était imprimé le glyphe mystérieux dont Maugham ornait tous ses livres. Toutefois, celui-ci était différent : une main inconnue avait dessiné un fin rectangle noir autour du symbole, qui occupait son centre. Un autre trait noir, tracé verticalement au milieu du glyphe, le divisait en deux parts égales.

J'ai froncé les sourcils, déconcertée.

Un instant plus tard, j'ai vu ce que c'était, j'ai compris ce que ces traits me disaient. Avec soin, comme si je craignais qu'un geste brusque déplace le rectangle entourant le symbole, j'ai reposé le livre sur la table. La page ouverte s'est gonflée légèrement sous une brise passagère, puis s'est aplatie de nouveau. Renversée dans mon fauteuil, j'ai contemplé le glyphe, cette ancre fixée dans le papier.

Robert et moi, nous avons quitté Penang à la fin de l'année 1922, en nous rendant au Cap sur un paquebot des P&O Lines. Nous avons passé quinze jours agréables dans un hôtel au bord de la mer, avant de prendre le train pour Beaufort West, une petite ville du Nord-Est distante d'environ cinq cents kilomètres. Bernard, le cousin de Robert, était éleveur de moutons. Il avait fait construire pour nous un modeste bungalow sur ses terres. Blanchi à la chaux et surmonté d'un toit en tôle ondulée peint en vert foncé, le bungalow se dressait sur une vaste crête rocheuse. Depuis la véranda profonde et ombreuse – je me disais que je ne m'habituerai jamais à entendre les gens du coin l'appeler un *stoep* –, le panorama se déployait sans interruption vers les montagnes du Nord. Elles avaient été formées,

voilà une éternité, par les derniers soubresauts des bouleversements de la terre, lesquels avaient commencé bien loin dans le Sud, à l'extrémité du continent.

Nous étions arrivés au cœur de l'été. La terre semblait succomber sous les assauts du soleil. Tout était si morne, ce paysage parcheminé, les visages des gens, même la lumière. J'avais une nostalgie douloureuse du ciel des moussons équatoriales, de la mer aux couleurs aussi changeantes que celles d'un caméléon.

Une semaine après avoir emménagé dans notre nouveau foyer, nous avons été invités à dîner à la ferme. Le soleil venait de se faufiler entre les montagnes quand nous avons quitté notre bungalow pour rejoindre à pied la ferme, à huit cents mètres de là. Nous avons dû nous arrêter plusieurs fois en chemin, afin que Robert reprenne son souffle. Bernard Presgrave avait trente-huit ans, douze de moins que Robert. Avec sa carrure imposante et son visage rougeaud, il me rappelait le Robert des premiers temps de notre mariage. Sa ferme s'appelait *Doornfontein*, « la fontaine des épines », le genre de nom de mauvais augure qui aurait fait marmonner d'un air sombre Ah Peng, ma vieille *amah* : « Ils cherchent les ennuis. » Mais Bernard et son épouse, Helena, une jeune femme terne et placide originaire du Cap, semblaient prospères.

À notre arrivée, les autres invités – des fermiers des environs avec leurs épouses – étaient déjà rassemblés dans le jardin embroussaillé, sous un acacia dont les branches nues se hérissaient d'épines blanches aussi longues que mon petit doigt. Les rires et les cris des enfants jouant au fond du jardin résonnaient dans l'air du soir. Deux barils de pétrole éventrés étaient posés sur des tréteaux, et un feu de bois venait lécher leurs

entrailles. Des côtelettes d'agneau et des chapelets de saucisses fumaient sur le gril. Les fermiers étaient des Boers au visage aussi énergique que leur langage, mais nous devons découvrir leur affabilité en faisant plus ample connaissance. Ce soir-là, les commérages dont ils se régalaient, et dont nous nous sommes aperçus ensuite que les habitants de la région les rabâchaient inlassablement tout l'été, concernaient un riche Anglais entre deux âges et sa jeune et belle épouse, qui étaient venus de Londres s'installer à Beaufort West l'été dernier.

— Le médecin du mari lui avait dit que l'air de la région serait bon pour sa femme, a raconté Bernard sans quitter des yeux les côtelettes sur le gril. Graham, le mari, a acheté une parcelle sur les terres de Jannie Van der Walt et y a fait construire leur nouvelle demeure, une grande et magnifique maison. Nous vous emmènerons y jeter un coup d'œil un de ces jours.

Bernard s'est approché des barils et a retourné les côtelettes. De la graisse a coulé sur le feu, d'où se sont élevés en sifflant de furieux panaches de fumée.

— La santé de sa femme s'est améliorée, a-t-il repris en se rasseyant. Mais un beau matin, il y a de ça trois semaines, elle l'a quitté. Elle est partie pendant qu'il ronflait encore dans son lit.

— Elle a emporté tous ses bijoux, a ajouté Helena. Mais elle n'a pas laissé de lettre pour Graham, le pauvre, pas même trois lignes.

Bernard s'est mis à glousser.

— Connaissant Graham, je crois que ce déplorable manque d'éducation l'a fait enrager plus que tout le reste.

— *Ai*, ce n'est pas drôle, Bernard, a dit son épouse.

— Par une étrange coïncidence, le médecin de notre *dorp* a disparu le même matin, a continué Bernard. Il a abandonné sa femme, et on n'a plus jamais entendu parler de lui.

J'ai jeté un coup d'œil à Robert, qui était assis en face de moi. Nos regards se sont croisés.

— C'est le genre d'histoire que Willie aurait adorée, a-t-il déclaré.

— Willie ? s'est étonné Bernard.

— Somerset Maugham, a expliqué Robert.

— Qui est-ce ? a demandé l'un des invités.

— Un écrivain, a répondu Robert. Très célèbre. En fait, c'est un vieil ami. Il a séjourné chez nous à Penang. Il a promis de venir nous voir ici. Quand il viendra, nous vous le présenterons.

— J'ai bien aimé certaines de ses nouvelles, a dit Helena. Mais *Pluie*...

Elle a fait la grimace.

— Je n'oublierai jamais cette histoire.

— *Is dit 'n lekker spook storie ?* a demandé un homme en se frottant les mains d'un air ravi.

— Non, a répondu Helena. Il y est question... d'une femme.

Elle a rougi et s'est mise à lisser les plis de sa jupe sur ses genoux.

— Oh, je vous prêterai le livre, Gert... vous pourrez le lire vous-même.

— *Ag*, qui a le temps de lire ?

Bernard m'a demandé en souriant :

— Il vous a fait figurer dans ses nouvelles, Robert et vous ?

Le crépuscule estompait les montagnes. J'ai resserré mon châle sur mes épaules.

— Il a sans doute pensé que nous étions le couple le plus ennuyeux qu'il ait jamais rencontré, ai-je dit après avoir lancé un coup d'œil furtif à Robert.

Notre vie ne différait guère de celle que nous menions autrefois à Penang. Robert et moi avions chacun notre chambre. Le matin, nous nous retrouvions dans la véranda pour le petit-déjeuner. Ensuite, il se retirait dans son bureau pour travailler à ses mémoires, qu'il avait entrepris d'écrire peu après notre arrivée ici. Je n'avais pas grand-chose à faire à la maison. Liesbet, la femme d'un des employés noirs de l'élevage, faisait la cuisine et le ménage pour nous. Un peu plus âgée que moi, elle était grosse, avec des formes opulentes et un visage rond et souriant, qui me rappelait les Malais de Penang. Pour occuper mes journées, j'ai décidé de créer un jardin devant la maison. Le sol était aussi sec que la poudre dans mon poudrier, mais j'ai persévéré avec l'aide de Pietman, le fils de Liesbet.

Le soir, Robert et moi nous accordions un peu de détente, nos whiskys stengah et gins pahit en main, en regardant une nouvelle journée s'esquiver derrière les montagnes. Plus tard, avant que nous nous retirions dans nos chambres, je jouais un moment du piano. Assis dans son fauteuil, Robert buvait à petites gorgées son thé *pu'er favori*, les yeux fermés, en se laissant emporter par la musique.

Sur la grande carte épinglée au mur de son bureau, la bordure inférieure du Grand Karoo se trouve à environ deux cent cinquante kilomètres au nord de Doornfontein. Mais certains jours, j'avais l'impression qu'il était nettement plus proche. J'étais persuadée de sentir son silence intemporel nous arriver du fond du

désert – son immobilité, son vide infini. Il me faisait songer à une histoire que j’avais entendue jadis : deux explorateurs, mari et femme, s’étaient perdus dans le désert de Gobi lors d’une expédition. Pour cacher leur désespoir grandissant et leur sentiment d’impuissance, alors qu’ils s’enfonçaient de plus en plus dans l’immensité désertique, ils avaient cessé de se parler. Je me demandais souvent ce qui était le plus oppressant, du silence du désert ou de celui qui régnait entre les époux.

Le bruit de la porte moustiquaire qui s’ouvre en cognant contre le mur me ramène à l’instant présent. Je lève les yeux, referme mon livre. Liesbet monte sur le *stoep*. Son tablier blanc empesé se tend sur la proue de son ventre. En ce moment, elle ne vient qu’une fois par semaine, et elle ne manque jamais de se lamenter à propos de ses genoux endoloris, pendant qu’elle fait le ménage.

— Encore un livre ? dit-elle en empilant mon assiette et ma tasse sur son plateau. Dans cette maison, il y en a dans tous les coins !

— Oui... encore un livre.

Elle pose son plateau et m’observe avec plus d’attention. Je lui souris vaguement et rentre dans la maison avec l’ouvrage.

Au salon, je passe devant mes aquarelles représentant de vieilles boutiques de Penang et me dirige vers les photographies accrochées au mur au-dessus du piano Blüthner. J’examine les photos pour trouver celle à laquelle je pense. Cela fait des années que je ne les ai pas regardées – vraiment regardées.

Sur beaucoup de clichés, on nous voit, Robert et moi, avec nos deux fils. Sur quelques-uns, on voit les

gens qui nous ont rendu visite à Penang : acteurs, parlementaires, aristocrates, écrivains, chanteurs d'opéra. Je ne me souviens même plus de leurs noms. De toute façon, ils sont probablement morts depuis longtemps. Notre photo de mariage occupe la place d'honneur sur ce mur où le temps est captif. Robert et moi, debout sur les marches de l'église Saint-Georges de Penang. Je redresse le cadre en argent légèrement incliné et j'essuie avec mon index la fine couche de poussière.

Les gens d'ici s'attendaient à ce que je fasse mes bagages et retourne à Penang, après l'enterrement de Robert. Certains jours, je me demandais moi-même ce qui me retenait. Mais rentrer au pays... pour retrouver quoi ? Et qui ? Tous les gens que je connaissais en Malaisie étaient morts ou avaient disparu dans des contrées lointaines, des vies différentes. Puis la guerre avait éclaté dans le monde entier, et les Japonais avaient envahi la Malaisie. J'étais donc restée ici, comme une touche de peinture que le pinceau du temps avait appliquée sur ce paysage immense, éternel.

Sous notre photo de mariage, il y a la photo de deux femmes, dont les corsages, les robes et les chapeaux d'un autre âge semblent terriblement démodés. Ethel et moi, nous tenons chacune une carabine. On aperçoit derrière nous la façade pseudo-Tudor du Spotted Dog, à Kuala Lumpur. Cette photo avait été prise après un concours de tir, sur le terrain de sport du club. Pauvre, pauvre Ethel ! Mon regard tombe sur le cadre accroché à côté. Je le décroche et l'examine à la lumière des fenêtres. En nous regardant tous les quatre – Willie Maugham, Gerald, Robert et moi-même –, affalés dans nos fauteuils de rotin sous le filao du jardin, mon esprit me ramène à ces deux semaines de l'année 1921 où

l'écrivain et son secrétaire avaient séjourné chez nous, à Cassowary House.

Je pose la photo. Le matin décante sa lumière sur les pentes des lointaines montagnes. Aujourd'hui, c'est l'équinoxe d'automne. Ici, dans l'hémisphère Sud de la terre, le jour et la nuit auront exactement la même longueur. Le monde est en équilibre, mais moi, je me sens chancelante, déstabilisée.

Il n'y a pas un souffle de vent, et pas un bruit, pas même les bêlements irrités des moutons qui s'élèvent d'ordinaire de la vallée. Le monde est si calme, si silencieux, que je me demande s'il n'a pas cessé de tourner. C'est alors que je vois comme un tremblement dans l'air, très haut au-dessus du sol. Deux rapaces, loin de leurs aires montagnardes. L'espace d'un instant, je veux croire qu'il s'agit de milans sacrés, mais c'est impossible, bien sûr.

Je suis des yeux les deux oiseaux qui se laissent porter par leurs ailes déployées, en dessinant inlassablement des cercles sur la page vide du ciel.

## CHAPITRE 1

*Willie*  
*Penang, 1921*

Somerset Maugham se réveilla en suffoquant. Son corps fut secoué de violentes quintes de toux, jusqu'au moment bienheureux où elles se calmèrent et où il put de nouveau respirer.

Couché dans son lit, à l'intérieur du cocon de la moustiquaire, il attendit que sa respiration redevienne normale. Il avait comme un arrière-goût vaseux sur la langue. Il déglutit, se lécha les lèvres, et ce goût désagréable se dissipa.

Quand il se redressa péniblement en s'appuyant à la tête de lit, il eut l'impression que son corps était imbibé d'eau. Il avait rêvé : une vague énorme l'avait jeté par-dessus bord dans un fleuve au cours agité, une eau boueuse s'était engouffrée dans son gosier, avait déferlé dans ses poumons, et il s'était enfoncé dans les

profondeurs sans soleil. C'est alors qu'il s'était réveillé en sursaut, en proie à une toux suffocante.

Écartant la moustiquaire, il s'assit au bord du lit et posa les pieds sur le plancher. Il se sentait plus fatigué qu'il ne l'était avant de s'endormir. Il avait fait tomber par terre le traversin et il était certain d'avoir crié en se réveillant. Il pencha la tête sur le côté, l'oreille aux aguets, mais on n'entendait que le murmure indistinct des vagues sur la plage.

Le mobilier de sa chambre se réduisait au minimum : un fauteuil en rotin près des fenêtres, une petite bibliothèque débordant de vieux romans jaunis, une commode en chêne contre un mur et, dans un coin, une table de toilette avec une cuvette en porcelaine. La moitié d'un mur était occupée par une armoire en teck, sur laquelle il avait empilé ses valises et ses malles.

Il effleura la photo encadrée de sa mère sur la table de nuit, en la bougeant légèrement pour que le visage maternel soit davantage tourné vers les fenêtres. Les yeux marron de sa mère avaient toujours paru tristes, même dans ses souvenirs. Ce matin-là, ils avaient l'air encore plus mélancoliques que de coutume. Il ramassa le traversin, qu'il remit sur son lit avant de traverser la pièce pieds nus. Ouvrant les volets, il se pencha à la fenêtre.

Le monde semblait encore badigeonné d'encre grise, mais une pâle lueur commençait à rougeoyer aux confins du ciel. De sa chambre située dans un coin du premier étage de la maison, il voyait une grande partie du jardin. Sur sa gauche, une dizaine de mètres plus loin, une clôture basse en bois au fond du terrain était la ligne de démarcation avec la plage. Un filao imposant se dressait près de la clôture, et un banc en fer forgé était installé dans son ombre. En regardant la plage, il aperçut la silhouette

de Lesley Hamlyn. Debout à la lisière des vagues, elle contemplait la mer. Un instant plus tard, elle se retourna et se dirigea vers la maison. Elle franchit le portail en bois, traversa indolemment le gazon et disparut sous le toit de la véranda sans lever les yeux vers Willie.

Le domestique n'avait toujours pas apporté à ce dernier son pot d'eau chaude pour se raser. Il s'aspergea le visage dans la cuvette et sortit de l'armoire des vêtements propres – une chemise à manches longues en coton blanc, un pantalon kaki et une veste en lin immaculée, que le *dhobi* avait repassés la veille pendant qu'ils dînaient. Il trouva ses chaussures rangées devant sa porte, impeccablement cirées. Les chambres des époux Hamlyn se trouvaient de l'autre côté du vaste palier. Leurs portes étaient fermées. À mi-chemin du palier, un salon épousait la forme du porche de la maison. Ses trois fenêtres donnaient sur la pelouse et l'allée en forme de croissant. Au-delà de cet espace carré, il y avait quatre autres chambres. De son côté du palier, la salle de bains des invités jouxtait la chambre de Gerald. On avait également ciré les souliers de Gerald avant de les ranger devant sa porte. Willie traversa le palier pour rejoindre l'escalier, non sans s'arrêter çà et là pour examiner la série d'aquarelles ornant le mur. Elles représentaient des boutiques locales, et leurs traits noirs et fins, d'une précision architecturale, détaillaient les motifs compliqués des décorations en plâtre de leurs façades. La minutie du dessin était égayée par la vivacité des couleurs, qui recréaient avec art l'atmosphère des quartiers indigènes des villes des Détroits, grouillant d'une activité chaotique. Le titre de chaque tableau était écrit en bas à droite : *Moulmein Road, Bangkok Lane, Ah Quee Street, Rope Walk*. Et Willie découvrit, en déchiffrant la signature, qu'ils étaient tous l'œuvre de Lesley Hamlyn.

Au rez-de-chaussée, il traversa la maison claire et spacieuse pour rejoindre la véranda s'étendant à l'arrière, en saluant de la tête les domestiques qui s'écartaient devant lui dans les couloirs. Robert et Lesley étaient déjà à la table du petit-déjeuner, cachés chacun derrière un journal. Sur le seuil, Willie les observa. Il avait gardé de Robert le souvenir d'un homme grand et robuste, si bien qu'il avait été consterné par le personnage voûté qui l'avait accueilli la veille sous le porche en s'appuyant sur une canne en jonc de Malacca à pommeau doré, le souffle court. L'épaisse chevelure que Robert arborait autrefois avait disparu, le sommet de sa tête était maintenant comme un dôme dénudé sous lequel on n'apercevait qu'une mince frange de cheveux gris clairsemés au-dessus des oreilles. Willie n'avait pas non plus reconnu la voix de son vieil ami : le somptueux timbre de baryton qu'il enviait jadis avait cédé la place à des accents geignards et saccadés.

Le doberman couché aux pieds de Robert leva la tête et se mit à aboyer quand Willie approcha. Les deux époux baissèrent leurs journaux.

— Ne sois pas malpoli, Claudius, dit Robert en se penchant pour caresser les oreilles du chien. Bonjour, Willie. Tu es matinal. Tu as bien dormi ?

— Comme un... bébé, bégaya Willie.

— Sers-toi donc, Willie, déclara Robert en désignant du menton le buffet près de la table.

Willie souleva les couvercles des plats. Hareng fumé, bacon, saucisses, œufs et toasts, comme il s'y attendait. Il y avait aussi des assiettes de fromage et de fruits du pays – bananes, mangues, caramboles. Il ne remplit qu'à moitié son assiette et s'assit à table.

— Ne sois pas timide, Willie, dit Robert.

— Je n'arrive pas encore à...

Willie avança sa mâchoire dans son effort pour prononcer le mot suivant. Il parvint enfin à venir à bout de ce nœud dans sa gorge qui faisait que les gens le considéraient avec une pitié mêlée d'impatience.

— ... à m'habituer à l'appétit gargantuesque dont vous faites preuve ici. Ces monceaux de victuailles à... chaque repas... par cette... chaleur.

Il se tourna vers Lesley.

— Je vous ai vue... sur la... plage.

— Je faisais ma promenade du matin, dit-elle. Votre secrétaire, Gerald... il est déjà levé ?

Son agacement était presque imperceptible, mais il n'échappa pas à Willie. Il répondit en soutenant le regard de Lesley :

— Il n'est pas très... matinal. Cela ne vous dérangera pas, j'espère ?

— Ne sois pas idiot, Willie, répliqua Robert.

Il ajouta à l'adresse de son épouse :

— Tu diras au cuisinier de mettre de côté quelque chose pour lui tous les matins, n'est-ce pas, chérie ?

Puis il coupa une grosse portion de camembert, qu'il donna au doberman. Le chien l'engloutit en se léchant les babines.

— Claudius adore le fromage, déclara Robert en souriant avant de donner un autre morceau au chien.

Willie nota que Lesley serrait tellement les lèvres qu'elles étaient presque invisibles.

— Vous avez un visiteur, observa-t-il en désignant un varan émergeant d'une haie d'hibiscus.

L'animal mesurait près d'un mètre, avec une queue épaisse presque aussi longue que son corps. Il traversa la pelouse non sans grâce, malgré sa silhouette robuste et